

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 133 (1988)
Heft: 3

Buchbesprechung: Guillaume-Henri Dufour : ou la passion du juste milieu [Jean-Jacques Langendorf]

Autor: Pedrazzini, D.-M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Jacques Langendorf

Guillaume-Henri Dufour ou la passion du juste milieu

Lucerne, Lausanne, Editions René Coeckelberghs, 1987

par le major D.-M. Pedrazzini

«Je suis né soldat et Dufour au milieu des canons, c'est comme un poisson dans l'eau. Il est dans son élément.»

G.-H. Dufour

Après les biographies bien oubliées de E. Sayous (1877), G. F. Ochsbein (1881), E. Senn (1884) et E. Chapuisat (1935), l'ouvrage de l'écrivain et historien militaire Jean-Jacques Langendorf célèbre fort à propos le soldat heureux et le citoyen rayonnant que fut le général Dufour.

Doué d'un sens de l'histoire peu commun, l'auteur échappe aux travers de l'anecdote ou de la thèse magistrale pour permettre à tout un chacun de comprendre néanmoins le paradoxe que présente en Suisse la carrière, le destin national d'un «étranger», bonapartiste, militaire et philanthrope de surcroît! Une iconographie quasi inédite anime à souhait la démonstration.

Peu coutumier de la glose ampoulée des hagiographes de l'orthodoxie fédérale, J.-J. Langendorf affiche d'emblée et sans ambages sa conviction: «Nous avons pour l'essentiel insisté sur le Dufour *soldat* car il nous est apparu qu'on a trop souvent voulu voir en lui, ces derniers temps surtout, une sorte de civil en uniforme, fleurant le patchouli pacifiste, et résigné à n'exercer qu'un bien vilain métier.»

Mais l'arbre ne cache pas la forêt. Si, selon Dufour, la campagne contre le Sonderbund, l'aménagement des quais de Genève et la carte topographique de la Suisse constituent les trois choses dont il est le plus fier, le présent ouvrage suit en quelque sorte cette articulation sans omettre l'attitude politique du général, les grandes orientations de sa pensée militaire et sa «philosophie des fortifications».

Dans ce premier volet, consacré au «soldat», la formation du jeune Dufour occupe naturellement – et chronologiquement – la première place. S'il est un déplorable collégien, les années d'études secondaires ouvrent à cette tête plutôt bien faite que bien pleine de larges perspectives intellectuelles; la peinture, la médecine, l'Antiquité séduisent un dilettante doué mais encore indécis. Finalement l'Ecole polytechnique de Paris, gratuite et... le dispensant de la conscription, retient l'attention de Dufour dont les ressources matérielles ne permettent aucune extravagance. D'ailleurs, devenu Français avec Genève en 1798, il restera marqué toute

sa vie par les influences militaire et française conjuguées. Jamais ses sympathies pour la France et plusieurs de ses dirigeants ne lui paraîtront contraires au patriotisme; il continuait à évoluer dans son milieu naturel. Capitaine du génie sous Napoléon, il renonce à servir les Bourbons et commence, de retour au pays, son «apprentissage suisse». Les étapes en sont connues, marquées à chaque échelon par des publications scientifiques, pédagogiques ou tactiques. Elles forgent la renommée du brillant «instructeur» dont il reste l'archétype tant ses connaissances, son honnêteté, son humanisme, son ouverture d'esprit lui acquièrent confiance et respect.

Si Dufour n'a pas été confronté aux grandes opérations militaires de l'Empire, il aura néanmoins l'occasion de procéder à plusieurs mobilisations de l'armée fédérale et de mener une guerre contre... le Sonderbund. Sobrement décrite, clairement analysée, cette campagne retient ici l'attention par la double hypothèque que représentent pour le commandant en chef un Etat fédéral et une armée de milice. En dépit d'une marge de manœuvre réduite, contraint d'agir dans un climat psychologique très lourd, Dufour sut conserver son calme. Une fois le plan d'opérations établi, il ne l'a plus modifié malgré toutes les pressions qui s'exerçaient sur lui. Il arrivera à dénouer la crise à moindres frais, par une parfaite économie des forces et le meilleur emploi de ses subordonnés.

Dans l'«affaire de Neuchâtel» et la «campagne du Rhin» (1856/57), le plan d'orientations initial de Dufour semble fondé sur une hypothèse erronée: les Prussiens se seraient contentés d'une simple prise de gage et auraient attaqué depuis Sigmaringen. Le général apprendra plus tard que l'ennemi avait l'intention de forcer le passage de l'Aar et de s'emparer de Berne. Cette interprétation s'explique par des raisons qui tiennent essentiellement à la nature de la pensée militaire et de la philosophie de la guerre de Dufour. Celles-ci forment l'un des fleurons de cet ouvrage.

Arrêtons-nous quelques instants sur le «penseur militaire» que fut Dufour et dont J.-J. Langendorf dégage si aisément les lignes de force. Fort d'une solide instruction militaire, Dufour se rend compte d'emblée des lacunes de l'armée fédérale. Pratiquement, sans de bons officiers d'état-major, pas de bonne armée. Mais encore faut-il que cette formation soit compréhensible à des miliciens peu rompus aux arcanes de la tactique ou de la fortification. Le premier mérite de Dufour revient donc à son effort de vulgarisation qui s'exprime dans son *Mémorial sur les travaux de guerre* et dans son traité *De la fortification permanente*. Lui-même va plus loin dans son intérêt pour les découvertes techniques les plus avancées. Son étude sur *L'emploi des machines à vapeur pour la défense des places* s'inscrit dans ces perspectives novatrices. En matière de fusées d'artillerie,

par exemple, il s'engage avec son ami Pictet dans la diffusion d'un nouveau type de projectile.

Ennemi des «systèmes» que prône, entre autres, Jomini, Dufour fait appel, dans son *Cours de tactique* (1840), au bon sens et à la clarté. Sa réflexion s'inscrit dans le courant classique post-napoléonien de la conduite des opérations. Si nécessaire, des adaptations aux conditions particulières de la Suisse en permettent l'application pratique. Notons en passant l'importance des marches rapides et hardies créant la surprise, clé du succès de toute opération, y compris celle du Sonderbund.

Très simple dans le fond, mais complexe dans son application, la stratégie n'échappe pas à la perspicacité de ses réflexions. Confronté à ce que Clausewitz nomme la «friction» – l'imprévu, le hasard, l'accident, le temps –, le chef militaire doit posséder un sixième sens, la perception de l'essentiel, une certaine inspiration qui ne souffre aucune limite dans sa liberté de décision; d'où les difficultés «démocratiques» inhérentes au système fédéral et milicien. Il n'oublie pas les moyens auxiliaires que comprend la «petite guerre» ou «guerre de partisans», si efficace en défensive. Sans tomber dans la «familiarité outrée» qui guette si souvent l'officier de milice, ce dernier doit néanmoins traiter le soldat avec douceur et fermeté; la discipline s'avère d'autant plus nécessaire dans une armée non permanente, son corollaire indispensable étant le moral de la troupe.

Dans ses deux mémoires relatifs à *La campagne d'Italie en 1848*, Dufour prône la précision dans l'établissement d'un plan d'opérations et l'offensive décidée. L'audace, l'initiative, la rapidité des mouvements, la vigueur d'exécution, l'inattendu conduisent à la victoire dans la meilleure tradition napoléonienne, ne gardant du XVIII^e siècle que la limitation du conflit. C'est sur ce postulat que repose en fait toute la conception humanitaire de la guerre; frapper fort mais vite, épargner et respecter les populations. Si la tactique de la terre brûlée ou la guerre totale lui sont étrangères, ce «radicalisme» perturbera parfois son appréciation (campagne du Rhin, affaire de Neuchâtel).

Admettons avec l'auteur que si, là comme partout ailleurs, Dufour demeure l'homme du juste milieu, cette attitude représente cependant une forme supérieure de l'intelligence et du comportement parvenant à maîtriser les passions violentes d'un esprit toujours en éveil et d'un cœur des plus généreux.

Cette passion réfléchie se traduira concrètement dans tous les autres domaines où elle était nécessaire pour passer du stade de l'enthousiasme à celui de la réalisation. Cet ouvrage en témoigne non seulement dans le champ militaire des intérêts de Dufour, mais aussi dans son œuvre scientifique, technique, topographique, politique, diplomatique et humanitaire.

Mais, au fond, n'aurions-nous appris que le meilleur homme de guerre

n'en est pas moins le meilleur garant de la paix, que la concorde est préférable aux intrigues, que la fermeté, le sens du devoir, quelques idées simples sur des valeurs simples l'emportent sur les malices politiciennes, que si, en

définitive, Dufour a toujours accepté de subir *d'abord*, pour mieux triompher *ensuite*, le message aura passé. Tant s'en faut.

D.-M. P.

C'est l'Etat créancier qui, politiquement, porte la chaîne, et non le débiteur. Le créancier sacrifie invariablement la politique que, logiquement, il devrait poursuivre à celle que paraît lui imposer la sauvegarde de sa créance.

PIERRE-FÉLIX GLASSON